

BULLETIN

AUGUSTE-COMTE

(MENSUEL)

COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME
DIRECTEUR

Alfred DUBUISSON
ADMINISTRATEUR

Julien PEYROULX
SECRETARE

SOMMAIRE :

	Pages.
Le Positivisme actuel : Simple suggestion. — Du traité de Versailles; des réparations; de la paix; de la Société des Nations	513
Auguste Comte : Comment doivent écrire les philosophes ? — A. Comte, maître écrivain français.....	523
Histoire du positivisme : Frédéric Harrison.....	529
Diffusion, infiltration du positivisme : Le budget de l'enseignement primaire, d'après A. Comte. — L'universalité du positivisme.....	531
Controverses et disputes : Pasteur et le positivisme. — Marcel Proust et... A. Comte.....	534
Mouvement positiviste : Anniversaire de la naissance de Comte. — Nos conférences	537
Fondation d'une Société de librairie et d'éditions positivistes	540
Bibliographie : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques.....	541
Les livres qui font penser : <i>L'Inflation dans l'histoire</i> , par ALBERT DESPAUX... ..	542
Avis, communications, convocations : Pour la publication d'un recueil des « pensées » d'A. Comte.....	

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V^e)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

BULLETIN AUGUSTE-COMTE

Notre Bulletin ne paraissant que tous les deux mois pendant les vacances, nous fixons le prix de l'abonnement non plus à l'année mais par série de 10 n^{os} se composant d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT A LA SÉRIE DE DIX NUMÉROS.....	15 fr.
UNION POSTALE.....	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco....	2 —

LE POSITIVISME ACTUEL

SIMPLE SUGGESTION : **CE QUI PEUT ÊTRE FAIT DANS LA RUHR POUR EN FINIR.**

Si nous en sommes à envisager la banqueroute comme une solution possible à l'indescriptible gâchis monétaire et financier qui ruine l'Europe et paralyse son activité productrice, ce n'est point, ainsi que certains de nos lecteurs ont paru le croire, qu'elle nous enchante. C'est d'abord que, vraiment, nous ne pouvons plus échapper à cette « hideuse banqueroute » et qu'il vaut mieux savoir afin de prévoir pour s'appréter à pourvoir. Le positiviste subordonne ses désirs aux réalités. Il en devrait être ainsi de tous les Français qui ont douloureusement éprouvé combien il est vain, dangereux, de prendre leurs aspirations pour des faits et de bêler la paix quand ses conditions spirituelles ne sont pas réalisées et que la guerre est inéluctable.

Aussitôt après l'armistice, nous pensions que l'on pouvait éviter la catastrophe financière, et nous avons indiqué comment (1). Les « malins » ont souri ou se sont scandalisés de notre « unique » moyen. Mais ils ne peuvent contester, aujourd'hui, qu'il n'y en avait pas d'autres. De même, les suggestions que nous allons présenter ici exaspéreront les pontifes, les clients et les esclaves inconscients de Mammona.

Il n'y eut qu'un jour, nous l'avons déjà dit, où tout fut clair : c'est le 11 novembre 1918. A ce moment, toute reconstitution eût été possible à une force organisée de publicité, d'informations, de pression politique, de résistance pour le salut public. Elle nous a fait défaut. Seuls, les prévoyants du passé, les éloquents et intrépides navigateurs à la gaffe, les trublions de toutes couleurs, les candidats-omnibus purent se faire entendre. De toutes parts surgirent les Ligues du doigt dans l'œil. Il était facile, dès lors, à un positiviste d'annoncer tout ce qui s'ensuivrait.

(1) Voir *Le Positivisme dans l'action* (Appendice).

*

L'anarchie de la discussion, c'est-à-dire la démocratie, est le plus mystérieux et donc le plus tyrannique des régimes. C'est celui où l'opinion publique — qui modère et sanctionne l'autorité — a le moins de part.

Ne pouvant diriger, le bavardage est le plus épais des voiles. Il dissimule aussi bien les actes que les pensées. Nul n'est plus prolix que le mythomane.

Si ce qui se fait procédait de ce qui se dit, nos dirigeants seraient de monstrueux imbéciles ou des fous à lier. Certes, ce ne sont pas des sages, et leurs basses ambitions mesurent la profondeur de leur sottise ; mais, de plus, ils obéissent, bon gré mal gré, qu'ils le sachent ou l'ignorent, à un despote omnipotent, quasi impersonnel, qui reste inconnu du peuple souverain, car il ne se montre même point une fois l'an, comme les autocrates sacrés de l'Asie, à leurs sujets éblouis et prosternés.

Parce qu'il est malfaisant, inhumain, ce pouvoir usurpateur est tenu de rester occulte. S'il n'est pas tout, s'il se révèle, il se dissout.

Ainsi la démocratie aboutit à cet absolutisme anonyme d'une tyrannie qui n'a même point le contrepoids de l'assassinat.

Elle est effectivement absolue, car elle ne s'étend pas seulement au gouvernement, au parlement, mais encore à la presse. Elle tient tout ce qui s'achète et se vend.

Voici, par exemple, un des cents bras tentaculaires de la pieuvre qui enlace l'Humanité, l'étouffe et se nourrit de son sang. C'est un grand brasseur d'affaires, de nationalité imprécise. Il a compris que la démocratie et le pacifisme oratoire ne manqueraient point de provoquer dans le monde entier de nombreux et interminables conflits sanglants. Ayant le génie des affaires, il a fait le commerce des armées et des munitions, et il ne se contente point de satisfaire aux demandes, pourtant abondantes, il les prévient, il les provoque. Quand les peuples sont las de s'entretuer, il leur fournit gratuitement les instruments et le stimulant financier nécessaire pour « en remettre ». S'il pouvait, il leur livrerait à bon compte des jeunes hommes, bons à enrôler.

C'est un généreux philanthrope. Aussi tous les pays guer-

riers l'ont-ils couverts de décorations, à titre étranger d'ailleurs. Sa fortune est immense. Il a *ses* journaux, *son* agence d'informations mondiales. Par là, et même directement par les ministres, il commande aux États.

Bien entendu, c'est un Mécène. Récemment, il a fondé un prix littéraire. Aussitôt, des centaines de poètes ont rampé, la langue pendante, vers l'écuelle aux écus. Et c'est un pieux romancier, mystique, qui l'a emporté.

Certes, la ploutocratie se soucie peu du spirituel. Elle a le plus profond mépris des intellectuels. Mais comme elle est devenue une puissance universelle, elle juge qu'il n'est pas inutile de s'assurer le service apologétique, à tout le moins le silence des sacerdotés simoniaques de l'idéal.

C'est ainsi que s'est formée l'atmosphère délétère d'une monstrueuse hypocrisie qui intoxique les esprits et corrompt les cœurs.

Les problèmes politiques, économiques et sociaux s'universalisent de plus en plus. Mais le préjugé révolutionnaire et matérialiste ne retient que les solutions temporelles. Nos maîtres ne peuvent donc imaginer qu'on administre et dirige l'Humanité autrement qu'une usine ou une banque. Ils croient que les principes et les idées ne sont que des accessoires contingents qui se peuvent coter à la Bourse. « Spéculation », pour eux, n'a qu'un sens : tripoter. C'est, proprement, la décérébration de l'Humanité, — la déification de la chose, de la matière, de la contrainte brutale. Hélas ! ce culte imbécile et le despotisme abrutissant qu'il institue paraissent inébranlables. Il faut que l'Idole odieuse s'écroule avec la civilisation dénaturée qu'elle écrase.

La banqueroute d'argent, surtout en papier, ne saurait nous effrayer. La France n'en perdra pas un grain de blé, — rien de ce qui est le vrai bien, — et elle y gagnera d'avoir moins d'entrave pour le produire. Ce sera le début du grand effort de régénération morale et sociale qui fondera une civilisation nouvelle.

Pour un peuple, il est une richesse moins décevante que celle de la rente, de la thésaurisation de monnaie, c'est celle que procurent à tous le travail, la sécurité, l'espoir tonifiant, la liberté spirituelle et l'ordre protecteur.

C'est avec le même sentiment des réalités positives qu'il eût convenu et qu'il convient encore d'aborder cette question des « réparations ».

Nous devons faire confiance à M. R. Poincaré qui a décidé l'occupation de la Ruhr. Nous devons l'appuyer. Pour qu'ils soient forts, il faut que nos soldats sachent que toute la France, comme en 1914, est derrière eux, d'un cœur unanime.

Mais — nous pouvons le dire dans ce *Bulletin* qui n'est pas destiné au grand public — nous n'attachons pas une importance beaucoup plus grande à l'actuelle manifestation militaire de la Ruhr qu'aux conférences précédentes.

Tout cela paraît truqué. Il y a ce qui se voit et ce qui ne se voit pas. Il y a ce qui est fait pour satisfaire l'électeur, amorcer, cuisiner le contribuable, ce qui est l'apparence et ce qui reste celé au *servum pecus* des « cochons de payants », — en argent et en sang, nous tous.

Les « réparations » ? — C'est, depuis quatre ans, en haut et en bas, le prétexte à tout faire et surtout à ne rien faire. Les seuls milliards réels, ce sont surtout ceux que les Français ont perdus à rêver et à disputer des autres (1).

Parmi les patriotes désintéressés, sans parti pris démagogique, les positivistes furent seuls à enseigner que, matériellement, les destructions de la guerre ne se « réparent » point et que les morts ne ressuscitent que dans les légendes.

La Commission des réparations, qui plutôt devrait s'appeler la réparation des Commissions, nous apprend que l'Allemagne a payé jusqu'ici, non mille milliards, — et pour cause ; mais, ce qui est plus ridicule encore, en sens opposé, huit milliards de marks or. Et les frais de perception, tant administratifs que militaires, se montent déjà à plus de quatre milliards !

(1) Nous laissons à nos lecteurs le soin de commenter ce simple fait divers rapporté par les journaux de janvier dernier :

« Les époux Godard, sexagénaires, viennent d'être trouvés râlant devant la porte d'un baraquement qu'ils habitaient à Douai. Lui est mort, elle est à l'hôpital. Diagnostic : congestion. La cause : les époux Godard avaient dépensé à s'enivrer l'argent qu'ils avaient touché pour leurs dommages de guerre. »

Voilà pourquoi l'Europe est troublée, abêtie, ruinée, affamée. Voilà pourquoi, les pacifistes et les humanitaires aidant, le monde est menacé d'une conflagration générale.

Sous ce prétexte des « réparations », dans le même temps, au seul point de vue financier, la paix Wilson-Lloyd George-Clémenceau nous a coûté plus cher que la guerre.

Est-ce à dire que nous devons amnistier le Boche de son crime inexpiable ? — Non pas : ce serait l'inviter à récidiver. Car, lui, n'a pas été énervé, épuisé par les « réparations ».

Mais, si la France avait un gouvernement de salut public, c'est autrement que par des jongleries de chiffres absurdes, des manipulations de papier et de vaines rodomontades qu'on eût réduit l'Allemagne à l'impuissance définitive de nuire. Et d'abord, nous l'avons dit maintes fois et le répéterons encore, par la désagrégation de cet Empire des Barbares. La reconstitution des principautés eût dissipé le cauchemar de la guerre toujours menaçante tant qu'il y aura une Allemagne unifiée, prolifique et belliqueuse ; nous aurions pu alors rendre au travail, qui seul répare, les bras et les capitaux employés à la conquête des fabuleux milliards qui doivent donner des rentes à tous les Français.

Il est trop tard, maintenant, et les récriminations sont superflues. Nous n'insisterons pas. Mais, puisque nos soldats sont installés dans la Ruhr, on peut, à tout le moins, rétablir un certain équilibre économique. Voici comment :

Nous donnons pleine satisfaction à nos amis anglais et américains en renonçant à toute « réparation ». La conséquence immédiate — ils le comprendront car ils sont excellents comptables — c'est que nous faisons banqueroute, autrement dire que nous ne payons plus nos dettes, d'abord extérieures. Juste compensation. Dans notre précédent article, nous avons indiqué les avantages politiques et sociaux, et même intellectuels et moraux, d'une banqueroute bien préparée. Et nous y reviendrons si l'on nous le demande.

Pour le Boche, il serait absurde, immoral que le crime lui profitât. Puisqu'il n'a pas voulu « réparer », il nous faut bien lui inculquer d'autre manière le sentiment de sa défaite, en ne laissant pas les vainqueurs que nous sommes inférieurs

économiquement au vaincu qu'il est. Et puis, nous voulons la paix. La paix française.

Pour supprimer à tout jamais la concurrence, le Boche, systématiquement, a incendié nos maisons, détruit nos machines, nos usines, noyé nos mines : Sans faiblesse comme sans haine, froidement, nous devons procéder à la même dévastation dans la Ruhr, — en la doublant largement. Nous mettrons cet excédent au compte des crimes contre les personnes : cruautés, viols, assassinats...

Et, comme on dit dans la basoche, ce sera justice.

Ce sera surtout en finir avec cette insoluble question des « réparations » qui ruinent les « réparés » en expectative.

Ce sera, enfin, d'un haut enseignement. Ainsi, la France montrera au monde qu'elle ne sacrifie point l'Humanité, la paix, l'ordre, la civilisation, à la houille, au pétrole, à l'or... Une fois encore, en secouant le joug abject, bestialisant de la ploutocratie internationale, elle sera libératrice.

GEORGES DEHERME.

DU TRAITÉ DE VERSAILLES ; DES RÉPARATIONS ; DE LA PAIX ;
DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS.

Dans le n° 15 du *Bulletin*, nous avons reproduit la réponse de M. Georges Deherme à l'enquête de l'*Opinion*. — Voici celle de M. Julien Peyroulx aux mêmes questions : 1° *Croyez-vous possible, en l'état actuel des choses et sans dénoncer le traité de Versailles, d'aboutir à un règlement général et définitif, non seulement des réparations mais des diverses questions dont dépend l'établissement effectif de la paix ?* — 2° *Quelles doivent être à votre avis les idées directrices d'une politique conforme tout ensemble aux intérêts français et aux intérêts généraux de la civilisation, et qui puisse substituer peu à peu à l'anarchie internationale actuelle un véritable droit public européen ?* — 3° *A cet égard, et notamment dans le cas où s'imposerait la révision du traité, quel pourrait être le rôle de la Société des nations ?*

1^{re} QUESTION. — Non, il n'est pas possible, en l'état actuel des choses, sans dénoncer le traité de Versailles, d'aboutir à un règlement des réparations, pas plus que de régler les diverses questions dont dépend la paix effective.

Mais je ne veux pas dire par là qu'on puisse aboutir à ces deux résultats en dénonçant le traité de Versailles.

Je crois que l'on ne peut d'aucune manière régler les réparations ni instaurer une ère quelque peu durable de paix.

Avec le traité de Versailles, pour que le montant des réparations fût payé, il faudrait d'une part que l'Allemagne rede-vînt prospère industriellement sans devenir forte militairement, et d'autre part que la coalition des alliés se maintînt en face d'elle pendant un tiers de siècle au moins; toutes choses dont l'énoncé seul montre l'absurdité.

En dénonçant le traité, on n'arriverait sans doute pas à d'autres résultats qu'à briser complètement l'union déjà bien fragile des Alliés et à déclencher peut-être une nouvelle guerre.

En résumé, à cette première question, je réponds : que l'on garde ou que l'on dénonce le traité de Versailles, les réparations (qu'il ne fallait pas faire) ne seront jamais payées; elles ne peuvent l'être ni par une Allemagne anarchique parce que ruinée, ni par une Allemagne prospère, parce qu'elle aura alors avantage à faire la guerre plutôt que de payer.

L'établissement effectif de la paix en Europe comportait avant tout des solutions politiques et non des solutions idéologiques, c'est-à-dire demandait impérieusement le maintien et le développement du particularisme allemand, la destruction de l'unité allemande, et la mise de la Prusse propre hors l'Allemagne.

A ces conditions seulement, la France pouvait désarmer; malheureusement elles ne cadraient ni avec les quatorze points de M. Wilson, ni avec la politique anglaise qui craignait de voir une France trop forte devant une Allemagne trop faible.

2^e QUESTION. — Quelles sont les idées directrices d'une politique conforme tout ensemble aux intérêts français et aux intérêts généraux de la civilisation?

La politique de la France dépend de sa situation : or elle est un pays à finances avariées, à budget non équilibré, à papier-monnaie déprécié et à dette étrangère écrasante (dans le traité de Versailles, on a stipulé au profit de l'Allemagne

des délais de paiement, on n'en a pas stipulés au profit de la France vis-à-vis de ses grands créanciers).

La France n'a ni capitaux, ni marine, ni pétrole ; elle a des colonies et des rivages à défendre et il lui faut une armée forte pour protéger son propre territoire.

De ces faits, il résulte qu'elle n'est plus libre de ses alliances, qu'elle ne peut plus avoir une politique indépendante : elle ne peut plus être qu'une nation protégée, elle n'a plus que le choix entre ses protecteurs, et ce choix est limité à des puissances qui ont une marine, du pétrole et de l'or, l'Angleterre et les États-Unis. Pour des raisons diverses, les alliances allemande, russe ou turque, ne sont pas désirables : les deux dernières n'apporteraient que du pétrole et l'alliance allemande ne fournirait rien d'utile.

Aussi les idées directrices de la politique française sont-elles forcément l'alliance anglaise d'abord, si l'égoïsme britannique rend cette alliance possible, puis l'alliance américaine à défaut de l'alliance anglaise.

Pour fonder un droit public européen, il faudrait que les bases de ce droit public, que les principes admis, fussent identiques ; or, la philosophie allemande ne reconnaît à l'existence nationale que des bases raciales, ethniques, biologiques, et la philosophie latine n'admet que le consentement individuel.

Le bolchevisme, lui, part d'idées toutes différentes : il inaugure une théorie et une pratique politiques qui doivent faire demain le bonheur du genre humain et qui enthousiasment d'avance une partie du prolétariat international ; il apporte au monde une foi, une espérance, une charité nouvelles, et la petite étoile qui brille sur Moscou fait battre les cœurs révolutionnaires en les appelant à la guerre sainte contre le capitalisme.

La théorie des races biologiquement supérieures justifie aussi la guerre.

Comment fonder un droit public européen avec des principes aussi contradictoires ? Comment fonder une paix durable avec des théories belliqueuses ? Comment peut-on l'espérer, si l'on a le moindre sentiment des réalités ? L'établissement de la paix en Europe dépend des instincts des peuples et de la volonté de leurs gouvernements, toujours influencée par

l'opinion publique : or nous savons bien que les démocraties sont naturellement jalouses, querelleuses, avides et emportées. La poésie antique attachait au nom de rois l'épithète de prudents : oserait-on sans paradoxe l'attacher au nom de démocratie ?

Disons la vérité : tous les états démocratiques créés dernièrement en Europe, et même quelques anciens, n'ont pas une ferme volonté de paix ; ils jettent sur leurs voisins des regards jaloux, cupides et haineux, et leurs gouvernements pour se soutenir ne peuvent que flatter le chauvinisme agressif ou exciter leur nationalisme étroit.

Nous avons vu la Grèce faire pendant quatre ans comme la grenouille de la fable ; nous avons vu l'Italie menacer la Yougo-Slavie, d'Annunzio à Fiume, la Pologne à Wilna ; l'Allemagne frémissante ne pense qu'à la revanche ; la Russie des soviets a la plus grande armée de la planète ; la Grande-Bretagne et les États-Unis ont des marines militaires effrayantes dont ils augmentent encore la puissance ; l'Angleterre n'a pas encore assez de colonies et de dominions ; il ne lui suffit pas d'avoir fait de la Méditerranée et de l'Océan Indien des lacs anglais : hier encore, elle convoitait de mettre la main sur toute l'Asie occidentale ; les États-Unis regardent d'un œil le Mexique et de l'autre la Chine dont le Japon voudrait bien faire sa proie.

Et c'est ainsi que l'on joue devant le monde la comédie de l'idéalisme et du désarmement !

En vérité, il n'y a que le Français qui soit sincèrement, résolument pacifiste. C'est bien pour cela que ceux qui ne le sont pas l'accusent d'impérialisme ! Comme l'âne de La Fontaine,

C'est lui, le pelé, le galeux, d'où provient tout le mal...

La France, assaillie en 1914, aujourd'hui saignante, dévastée, ruinée, trahie, bernée par ses alliés, bafouée par l'Allemagne et menacée d'une nouvelle guerre, a l'effronterie de demander le paiement des dévastations ; elle se débat pour ne pas devenir une colonie anglaise ou américaine, et elle s'attache à son armée, la seule chose qui lui reste de sa grandeur passée et qui lui donne l'illusion de l'indépendance. Voilà pourquoi on crie haro sur elle et pourquoi on lui

**

reproche son militarisme ! Si l'on fonde le droit public international sur l'injustice, sur le refus des réparations, sur l'étranglement des faibles et sur l'impunité des criminels, je demande comment on le renverse ?

3^e QUESTION. — Fondée sur la métaphysique wilsonnienne, la Société des nations, telle qu'elle est constituée, ne peut servir à rien d'utile ; elle ne peut donner lieu qu'à des homélies humanitaires et à des intrigues dangereuses pour les peuples faibles ; elle consacre l'hégémonie anglaise sur le monde entier, puisque l'Angleterre par ses dominions et par ses Alliés y dispose de huit voix au moins : c'est la raison pour laquelle les États-Unis n'ont point voulu y accéder et pourquoi les États américains s'en retirent les uns après les autres.

Dans la revision du traité de Versailles, la Société des nations ne ferait qu'imposer la volonté du gouvernement britannique.

Ajoutons que c'est un organisme très coûteux.

Elle n'aurait pu rendre quelques services qu'à deux conditions : la première, de ne comprendre que des nations européennes, sur un pied rigoureux d'égalité ; la seconde, de disposer d'une force militaire, d'une armée d'abord, par exemple d'avoir à sa disposition l'armée suisse ou une armée de volontaires internationaux comme notre légion étrangère ; d'une marine ensuite, il était tout naturel de lui donner la flotte allemande, coulée à Scapa-Flow sous l'œil amusé des Anglais. Il était tout indiqué aussi de lui donner Constantinople comme capitale. Ainsi réduite et munie d'une force coercitive sérieuse, la Société des nations européennes aurait pu et dû avoir comme conséquence le désarmement effectif, terrestre et naval, des États de l'Europe, comme expression de la volonté de paix. La France ne s'y serait certainement pas refusée ; je laisse à apprécier si la Grande-Bretagne de M. Lloyd Georges en aurait fait autant ; et sur cette question de désarmement, la différence des attitudes de chaque puissance aurait montré où est le véritable impérialisme.

Mais, je le répète, on ne peut rien attendre de bon de la Société des nations, telle qu'elle est constituée, on devra s'estimer heureux si elle ne fait point de mal.

(Septembre 1922).

Julien PEYROULX.

AUGUSTE COMTE

COMMENT DOIVENT ÉCRIRE LES PHILOSOPHES ?
A. COMTE, MAÎTRE ÉCRIVAIN FRANÇAIS.

La revue *le Monde nouveau* pose cette question : « Comment doivent écrire les philosophes ? »

Mais s'il y a des gens qui se disent espagnols et ne sont pas espagnols, il y a aussi, parmi ceux qui répondent au *Monde nouveau*, quelques soi-disant philosophes qui ne sont nullement philosophes. Par exemple, ce bon M. René Johannet, rédacteur à *la Croix*.

Celui-ci, omniscient congénital comme tous les journalistes, assure effrontément que Comte manquait de goût littéraire et fut un mauvais écrivain. Dans les bureaux de rédaction il circule ainsi une vingtaine de clichés concernant Auguste Comte et le positivisme (1) et que reproduisent inlassablement ceux qui veulent se donner l'air d'avoir pâli sur les ouvrages de Comte, encore qu'ils en ignorent même les titres. C'est le cas de M. René Johannet, comme nous avons eu déjà l'occasion de le lui remontrer amicalement. Nous ne pouvons comprendre cette obstination à se couvrir de ridicule. Sectarisme théologiste ? Vraiment, nous attendions mieux de ce publiciste.

Pour nous, à la question que pose M. Constant Bourquin, dans *le Monde nouveau* : « Comment doivent écrire les philosophes ? » nous répondrons : Comme ils pensent, comme il faut penser, c'est-à-dire comme Auguste Comte.

C'est Renan qui a le plus contribué à propager l'erreur que Comte est illisible. Mais il avait ses raisons que la raison ne connaît pas. Il détestait le philosophe auquel il devait l'essentiel de ses idées. Aussi soutenait-il que Comte n'avait fait

(1) Quelque jour, nous en donnerons un catalogue commenté. Certains journaux comme *la Croix* ou *l'Humanité*, qui manifestent à tout propos une haine farouche de l'intelligence, nous fourniront les plus réjouissants exemples.

« que répéter en mauvais style ce qu'ont pensé et dit avant lui, en très bon style, Descartes, d'Alembert, Condorcet, Laplace ». Cette antipathie avait de multiples sources. D'abord l'opposition irréductible des natures morales. Comte était un apôtre, « ivre de morale », embrasé d'altruisme; Renan était un sceptique, un individualiste égotiste, un dilettante de décadence. Comte était un esprit synthétique, un constructeur. Brillant styliste, certes, mais surtout érudit, Renan n'a jamais eu d'idées positives que celles qu'il devait à Comte. Le *Cours de philosophie positive* forme toute la substance de *l'Avenir de la science*, et le *Système de politique positive*, celle de *la Réforme intellectuelle et morale*.

Inconsciemment, sans doute, Renan redoutait que Comte, son véritable inspirateur, fût lu et comparé. Ce qui lui est propre, c'est son niais germanisme, son pyrrhonisme dissolvant et l'utopie saugrenue d'une tyrannie scientifique, — que les journalistes ne laissent point, d'ailleurs, d'imputer à Comte. Autre cliché.

Notons pourtant, à l'honneur de Renan, que, vers la fin de sa vie, il semble être venu à résipiscence. Ayant à répondre aux piètres critiques du positivisme de l'éminent Pasteur, reçu à l'Académie française en 1882, Renan déclara :

« Je ne suis pas en situation de rendre pleine justice à M. Comte (1). Je ne puis cependant m'empêcher d'être ému quand je vois tant d'hommes de valeur, en France, en Angleterre, en Amérique, accepter ce nom comme un drapeau. »

La fréquentation historique des martyrs n'a jamais incité Renan à les imiter, et ce sceptique ne pouvait rester l'adversaire des doctrines qui résistent et finissent par s'imposer.

Suivant les indications de Littré, autre érudit, la plupart de ceux qui firent l'effort d'étudier le positivisme se bornèrent à l'étude du *Cours de philosophie positive*. Or ces six volumes ont été écrits hâtivement, comme l'a dit Littré, « d'une seule haleine ». Il y a donc, en effet, de regrettables négligences de style. Mais il y en aurait eu, certes, beaucoup plus,

(1) Savoureuse rosserie académique. C'était faire observer à Pasteur, s'égarant dans les brumes de la métaphysique : *ne, sutor...*, pas au delà du laboratoire...

si Renan lui-même avait pu écrire, dans ces conditions, cette Somme des connaissances humaines.

Auguste Comte ne l'ignorait pas. Est-ce donc qu'il n'avait aucun souci de la forme ? Non pas.

Après avoir rappelé qu'il eut réellement « deux vies philosophiques, la fondateur de la religion de l'Humanité écrit à ce sujet (préface au premier volume du *Système de politique*) :

« Cette possibilité exceptionnelle d'accomplir successivement deux élaborations, dont chacune semble devoir absorber une carrière spéciale, dépendit d'abord de la précocité de mes travaux. Émancipé de toute théologie avant la fin de mon enfance, et promptement initié aux études positives, j'accomplis bientôt la transition métaphysique. Dès l'âge de vingt-deux ans, mon premier travail public sur la coordination historique annonça nettement l'ensemble de ma carrière philosophique, irrévocablement fixée deux ans après, par ma découverte des lois sociologiques.

« Mais cette précocité n'aurait pas suffi pour me procurer une seconde vie sans *l'énergique résolution qui me fit sacrifier toute vanité littéraire* au besoin majeur de terminer à temps mon immense tâche objective. Son exécution, qui dura douze ans, en eût exigé au moins six de plus, si je m'étais assujéti, comme je l'avais fait auparavant, à récrire mon manuscrit, au lieu de toujours livrer à la presse ma première rédaction, jamais suivie d'aucune correction importante. Cette seule précaution m'aurait préservé des principaux reproches littéraires adressés à mon ouvrage fondamental, par des juges trop peu attentifs aux explications spéciales de sa dernière préface. Mes premiers opuscules, réimprimés à la fin du présent traité, indiqueront si le talent d'écrire m'est réellement interdit quand je me conforme aux usages qu'exige toujours le perfectionnement du style. Si j'avais ainsi procédé, ma seconde carrière n'aurait pu commencer qu'à un âge trop avancé pour comporter un digne cours. En même temps, l'admirable impulsion morale que je vais indiquer eût alors manqué d'opportunité. Ma rénovation exceptionnelle, directement vouée à la grande réorganisation occidentale, *exigeait donc ce dédain apparent des éloges littéraires*. Toutefois, *je sais assez combien les conceptions philosophiques peuvent gagner par le mérite de l'expression* pour m'efforcer de procurer cette nouvelle efficacité à mon livre fondamental, si les loisirs de ma retraite me permettent un jour de le récrire paisiblement, mais en respectant son originalité. Sans adopter davantage une coutume inopportune, j'ai mieux soigné la

rédaction du présent traité où les conditions de rapidité sont naturellement devenues moins impérieuses. »

Dans la préface du tome quatrième du même ouvrage, Comte y revient :

« Il faut ici compléter les explications spéciales de ma première préface envers l'exécution littéraire de ce traité. Sans attendre les reproches suscités, à cet égard, par mon ouvrage fondamental (le *Cours de philosophie positive*), j'avais spontanément senti son imperfection, quoique je me sois toujours félicité d'avoir surmonté ces scrupules, suivant des motifs dont la gravité n'est plus contestable. Mais le besoin d'accélération ayant cessé, je m'efforçai, dès le début du présent traité, d'en mieux soigner la rédaction, tout en persistant à me dispenser de rien récrire... En se bornant à développer les pensées d'autrui, les littérateurs peuvent concentrer leurs facultés sur le perfectionnement de la diction. Cet exercice les dispose à juger trop sévèrement ceux qui, forcés d'élaborer des conceptions nouvelles avec un langage ancien, ne sauraient guère éviter une rédaction peu satisfaisante, où l'on flotte entre la diffusion et la confusion.

« Quand une méditation plus profonde, qui ne peut s'accomplir que d'après la manifestation primitive, a lié les créations spéciales aux germes universels représentés dans la langue, cette imperfection cesse spontanément, outre que le public est mieux initié...

« Pour utiliser autant que possible ma sollicitude littéraire, je dois ici caractériser les diverses prescriptions que je me suis graduellement imposées, principalement envers la seconde moitié de ma construction religieuse, et surtout quant au tome final. Afin d'éviter les phrases trop longues, je n'ai jamais permis qu'aucune excédât deux lignes manuscrites, ou cinq imprimées. L'œil et l'esprit ont obtenu les haltes convenables, en restreignant à sept phrases la plus grande extension de mes alinéas, qui ne sont pas seulement typographiques. Sans que la prose doive aspirer à la perfection musicale de la poésie, je me suis efforcé de l'en rapprocher en m'interdisant tout hiatus, même entre deux phrases ou deux alinéas. J'ai d'ailleurs évité de reproduire un mot quelconque, non seulement envers chaque phrase, mais pour deux phrases consécutives, même en changeant d'alinéa; sauf quant aux monosyllabes auxiliaires. »

Les esprits superficiels et légers souriront de ces « règles ». Mais Comte les justifie aussitôt par ces considérations :

« En pratiquant ces obligations volontaires, j'ai toujours senti

combien il importe d'appliquer partout la règle de Descartes sur la scrupuleuse observance des institutions artificielles, qu'il assimile justement aux lois naturelles, quelque indifférentes qu'elles semblent d'abord. Cette discipline, non moins salutaire à l'esprit qu'au cœur, repose sur une vraie connaissance de la constitution humaine, où le perfectionnement dépend surtout de la soumission. Son efficacité littéraire se trouve pleinement vérifiée d'après la supériorité du style poétique, plus entravé que la diction vulgaire. Quand l'habitude m'a suffisamment facilité ce nouveau joug, il est devenu la source continue d'améliorations imprévues, non seulement envers le discours, mais même pour la pensée. *Les imperfections littéraires étant les mieux appréciables et les plus modifiables, leur rectification surmonte davantage l'inertie spontanée de notre intelligence ; nous sommes ainsi poussés à perfectionner la conception en revenant sur l'expression.* »

Dans son ensemble, par son unité parfaite, l'œuvre de Comte est le magnifique poème de l'intelligence et du cœur humains. La forme ? Qu'on relise les premiers opuscules de 1819 à 1826 et les meilleures pages des plus célèbres écrivains de l'époque, on verra que ce n'est pas l'écriture de Comte qui a vieilli. Au seul point de vue strictement littéraire, c'est ce qui fait la supériorité des penseurs : ils dominent l'instrument qu'est l'expression, ils le perfectionnent nécessairement. En forgeant les idées, ils doivent inventer les mots qui les signifient. « Sociologie », « altruïsme », etc., sont définitivement acquis. Ce ne sont pas les mots rares, les épithètes précieuses, les sonorités, voire les images qui font une langue et perdurent, ce sont les idées, les sentiments, la sincérité émouvante de l'expression. Ce qui est vrai. Vraiment senti et pensé.

Dans *Cinquante ans de pensée française*, M. Pierre Lasserre le note judicieusement :

« Les langues ne vivent qu'en vertu d'une « création continue », comme dit Descartes, à laquelle les grands écrivains et les philosophes inventeurs coopèrent avec le peuple. Les grands créateurs de français que les pays d'oc ont donnés à la France s'appellent Montaigne, Montluc, Fénelon, Montesquieu, Vauvenargues, Massillon, *Auguste Comte*, pour ne parler que des anciens. »

Les grimauds ne sauraient l'entendre. Il n'importe. Passons. Nous préférons citer Jules Lemaitre, critique qu'aucun bon écrivain ne saurait récuser :

« Le style de Comte protège son œuvre contre la vogue. On hésite à renvoyer les gens au texte du grand philosophe. Ce n'est pas qu'il écrive aussi mal qu'on l'a dit. — Sa phrase est, en somme, la grande phrase « organique » d'avant les *Provinciales*, celle qui *n'exprime jamais une idée sans exprimer en même temps, par des propositions subordonnées, tout ce qui la conditionne, la précise, la restreint, ou l'étend*. C'est la période de Descartes ; mais le vocabulaire est moins bon que celui de l'auteur du *Discours de la méthode*. N'importe ! *Comte est peut-être l'écrivain qui a su mettre habituellement le plus de pensée dans une page...* Comte est un des très rares écrivains qu'il est absolument impossible de résumer sans leur faire tort. »

Nous citerons aussi, pour finir, Charles Maurras, qui a mieux compris l'œuvre de Comte parce qu'il l'a mieux aimée :

« J'estime heureux les hommes de ma génération qui, sans être positivistes au sens propre du terme, peuvent, en pareil cas, se souvenir de la morale et de la logique de Comte... Le poids même de ces sentences, leur rude austérité y ajoutent le charme d'une vigueur naïve. On ne le sent complètement qu'après le temps et le loisir de l'initiation. Un lecteur coutumier de Comte est toujours surpris d'en voir critiquer le tour abstrait ou la sécheresse rugueuse. *Il ne peut s'empêcher d'égaliser ces sentences aux meilleurs vers moraux et gnomiques d'un Lysis, d'un Virgile ou d'un Pierre Corneille*. Il les trouve, gonflées de subtiles consolations, d'encouragements délicats, en même temps que de vérités qui défient le doute. Douceur, tendresse, fermeté, certitudes incomparables, c'est tout ce que renferme ce terrible mot, si peu compris, de Positivisme ! »

L'EXPOSITION écrite permet seule un examen décisif à l'abri de tout prestige oratoire. La clarté et la continuité qui lui sont propres nous conduisent, pendant son accomplissement graduel et solitaire, au dernier degré de précision et de consistance que comportent les pensées humaines. On ne peut jamais atteindre jusque-là quand on se borne à la communication orale, même publique.

Auguste Comte

HISTOIRE DU POSITIVISME

FRÉDÉRIC HARRISON

Notre éminent confrère anglais, Frédéric Harrison est mort dans la nuit du samedi 13 janvier dernier. C'était, parmi les positivistes, le dernier des auditeurs de Comte.

Passé par Kings College et Oxford, il s'était essayé à la carrière juridique avant d'entreprendre sa vaste série (40 volumes) d'études historiques, sociales et philosophiques. Ce fut un homme de culture encyclopédique, de grand talent d'expression et d'un charme personnel extrême. Jusqu'à l'âge patriarcal qu'il avait atteint, il avait conservé l'enthousiasme et l'ardeur de l'adolescence pour toutes les causes généreuses.

Il laisse une fille et trois fils, dont l'aîné, Austen, dirige l'*English Review*, et le cadet, Bernard, est un paysagiste de grand talent.

Le *New-York Herald* lui a consacré la notice nécrologique suivante :

« On nous annonce la mort cette nuit, à quatre-vingt douze ans, de M. Frédéric Harrison, le propagateur et le représentant en Angleterre de la philosophie positive d'Auguste Comte.

« Presque jusqu'à la dernière minute de sa vie, il écrivait encore, et ses articles sur l'état actuel si alarmant de la civilisation européenne paraissaient encore dans les publications anglaises il y a quelques semaines.

« Le dernier ouvrage qu'il a publié *Novissima verba* a paru en 1920.

« Frédéric Harrison était né à Muswell-Hill, petit village du Middlesex, le 18 octobre 1831. Après avoir étudié le droit aux Universités de Londres et d'Oxford, il devint un ardent disciple d'Auguste Comte dont il exposa et répandit la philosophie dans de nombreux ouvrages dont les plus connus sont : *Introduction à la*

philosophie positive de Comte (1896) ; *La philosophie du sens commun* ; *L'Évolution positive de la religion*.

« Il prit part à de nombreuses controverses de notre époque, en manifestant toujours un optimisme imperturbable dans l'avenir de l'humanité et en soutenant l'idéal moral le plus élevé.

« Aucun écrivain de nos jours n'a peut-être possédé un esprit aussi encyclopédique que M. Harrison. Il écrivait avec compétence, originalité et autorité sur le droit, l'histoire, la politique et la littérature comme sur la philosophie.

« Il prit une part active aux travaux des Commissions gouvernementales et des assemblées municipales, et ses avis étaient recherchés par les corps savants de toutes les nations.

« Il fit plusieurs conférences en Amérique. »

Nous citerons encore, parmi les ouvrages de F. Harrison : *Le sens de l'histoire* (1862) ; *La politique internationale* (1866) ; *Questions relatives à la réforme du parlement* ; *La loi martiale* (1867) ; *Ordre et progrès* (1875) ; *Le choix des livres* ; *Olivier Cromwell* (1888) ; *Guillaume le Taciturne* ; *Le millénaire du roi Alfred* (1897) ; *Tennyson* (1899) ; *La vie de Ruskin* (1902) ; *Les essais de Carlyle* (1903) ; *Les essais de Bacon* (1905) ; *Histoire byzantine pendant les premiers siècles du moyen âge* (1900) ; *Biographie de Chatam* (1905) ; *Theophano*, roman historique (1904) ;

Il édita, en outre, le *Nouveau registre des grands hommes* (1892), dont il avait été le principal rédacteur. Il avait rédigé un index du *Système de politique positive* dont H. d'Olier a pu dire en avant-propos de sa précieuse *Table analytique* : « Nous devons prévenir le lecteur que cette table analytique est une *traduction* en même temps qu'un travail personnel. L'index anglais de M. Harrison non seulement nous a aidé à compléter nos notes, mais encore nous a le plus souvent servi de guide pour la rédaction définitive. »

Avec Frédéric Harrison, l'Angleterre perd un de ses plus grands écrivains, la France un ami, le positivisme un de ses plus intelligents et actifs apôtres.

DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

LE BUDGET DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE D'APRÈS AUGUSTE COMTE.

Le 9 décembre 1922, un député, M. de Baudry d'Asson, au cours de la discussion sur le budget de l'enseignement primaire, a prononcé deux fois le nom d'Auguste Comte, en lui attribuant d'ailleurs une pensée qui n'est pas exactement celle de Comte : pardonnons à M. de Baudry d'Asson son erreur, légère d'ailleurs, en faveur de son originalité et de son courage. Il y a quarante ans, au moment où l'on faisait sur Comte la conspiration du silence, nul politicien n'aurait osé prononcé son nom également réprouvé, par les catholiques comme celui d'un matérialiste et d'un athée; par les politiciens de gauche comme celui d'un ennemi du parlementarisme. On n'invoquait alors l'autorité que des Tocqueville, des Michelet ou des Henri Martin, qui depuis...

Rome alors admirait leurs vertus...

M. de Baudry d'Asson s'est exprimé ainsi (*Journal officiel*. Séance du 9 décembre 1922) :

« Je suis, comme vous tous, absolument d'avis qu'il est nécessaire de donner l'instruction à nos enfants. Il est entendu que c'est une nécessité sociale, nationale, bien qu'Auguste Comte — je rappelle ici mes souvenirs de jeunesse — ait dit que, dans une société bien organisée, il ne devrait pas y avoir de budget de l'instruction publique, et que les dépenses incombant à l'instruction des enfants devraient être mises à la charge des familles... »

Et plus loin :

« Je ne suis pas de l'avis d'Auguste Comte ; il faut que les nations fassent un effort pour l'instruction des enfants. »

Voici maintenant les pages qu'Auguste Comte a consacrées à cette question :

« ... Le positivisme constitue réellement le seul organe systématique d'une véritable liberté d'exposition et d'examen, que ne peuvent franchement proclamer des doctrines incapables de résister à une discussion approfondie, comme étrangères à toute démonstration décisive.

« Cette liberté, depuis longtemps assurée quant à l'expression écrite, doit s'étendre maintenant à l'expression orale, et se compléter par la renonciation du pouvoir temporel à tout monopole didactique (c'est-à-dire au monopole de l'enseignement). Le libre enseignement, que le positivisme seul peut invoquer avec une pleine sincérité, est devenu indispensable à notre situation...

« ... La liberté d'enseignement ébauche déjà le véritable état final, en proclamant l'incompétence radicale de toute autorité temporelle pour organiser l'éducation...

« L'État doit renoncer à tout système complet d'éducation générale, sauf de sages encouragements aux branches les plus exposées à être négligées dans les entreprises privées, surtout l'*instruction primaire*...

« Mais tout ce que la Grande Assemblée (la Convention) avait détruit doit être aujourd'hui supprimé définitivement, sans exception les Académies, même scientifiques, dont la funeste influence, mentale et morale, a tant justifié, depuis leur restauration, la sage abolition initiale.

« La juste surveillance permanente du gouvernement sur les établissements particuliers doit se rapporter non à la doctrine, mais aux mœurs, honteusement délaissées par la légalité actuelle. Voilà le seul office général que doive conserver à cet égard notre régime provisoire. A cela près, il doit livrer l'éducation aux libres tentatives des associations particulières, afin de laisser surgir un système définitif, dont la supposition actuelle ne constituerait qu'un mensonge oppressif.

« La principale condition d'une telle liberté consiste aujourd'hui à supprimer à la fois tout budget théologique (des cultes) et tout budget métaphysique (de l'instruction publique) en laissant à chacun l'entretien du culte et de l'instruction qu'il préfère. Cette double suppression doit d'ailleurs s'accomplir avec la justice et la générosité qui conviennent à une véritable régénération, supérieure à toute rivalité haineuse : il faudra donc indemniser dignement les personnes, ecclésiastiques ou universitaires, ainsi atteintes par une mesure qu'elles n'avaient pu prévoir... »

Système de politique positive, I, p. 122 et 123.

Dans le même volume (p. 381-382), Auguste Comte dit que la solution positiviste de la question politique consiste à

ériger un nouveau gouvernement révolutionnaire (le mot révolutionnaire est pris ici dans le sens philosophique), caractérisé par une intime conciliation entre le plein essor de la liberté d'exposition ou de discussion et la prépondérance pratique du pouvoir central ; et il ajoute que l'examen, oral ou écrit, doit devenir complètement libre, « surtout en détruisant le double budget officiel, théologique ou métaphysique, qui seul empêche aujourd'hui la vraie liberté d'enseignement ».

De ces passages et de quelques autres que nous ne citons point, il résulte que Comte demandait la suppression du budget de l'instruction publique, sauf la partie de ce budget afférente à l'instruction primaire, c'est-à-dire qu'il demandait seulement la suppression du budget de l'enseignement secondaire, de l'enseignement supérieur et de celui des Académies.

Il entendait laisser provisoirement à l'État l'enseignement primaire (non monopolisé naturellement), parce qu'il ne considérait pas les parents comme susceptibles et comme capables de le donner dès maintenant à leurs enfants ; mais il croyait qu'il était désirable que cet enseignement fût donné dans la famille et il espérait que cela aurait lieu plus tard.

On voit que l'erreur de M. de Baudry d'Asson est légère et assez excusable.

L'UNIVERSALITÉ DU POSITIVISME.

Dans une notice concernant « le livre français au Japon » M. Albert Maybon nous apprend, dans le *Bulletin de la Maison du livre français*, que les ouvrages d'Auguste Comte sont toujours demandés au Japon et que les libraires « n'en doivent jamais manquer ».

Si les positivistes s'arrachaient aux béatitudes de leur nirvâna pour participer avec nous à la diffusion de la doctrine régénératrice, une spiritualité positive universelle se constituerait rapidement. L'Humanité se libérerait du Grand Chaos.

Rien ne démontre mieux la puissance vitale de la pensée de Comte que ce développement lent, mais constant, du positivisme, — malgré les positivistes.

CONTROVERSES ET DISPUTES

PASTEUR ET LE POSITIVISME.

A l'occasion du centenaire de la naissance de Pasteur, il y eut de nombreux articles et discours consacrés au savant et à ses découvertes. Cela vaut mieux que les bavardages ordinaires des journaux sur les faits et gestes des cabotins, boxeurs, politicailleurs et autres histrions.

Naturellement, les catholiques ont revendiqué ce grand homme, qui était un croyant. C'est bien. Nous n'y verrions rien à reprendre si l'on ne prétendait, comme M. A. Michel, dans *la Dépêche* de Lille, que Pasteur « a mis à nu la faiblesse du positivisme ». Nous citons :

« Le positivisme, nous dit son historien, M. R. Vallery-Radot, « lui apparaissait d'abord comme aboutissant à des conclusions « discutables en politique et en sociologie, parce que « là où les « passions humaines interviennent, le champ de l'imprévu est « immense ». Il lui reprochait, ensuite et surtout, une « grande et « visible lacune ». Le positivisme « ne tient pas compte, disait « Pasteur, de la plus importante des notions positives, celle de « l'infini ».

« Mais c'est surtout dans son discours de réception à l'Académie — il y succédait à Littré, le philosophe positiviste, qu'il appelait néanmoins un « saint laïque » — qu'éclate sa foi spiritualiste et chrétienne :

« Qu'y a-t-il au delà? s'écriait-il. L'esprit humain, poussé par « une force invincible, ne cessera jamais de se demander : Qu'y a- « t-il au delà? Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace? « Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, « plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à « peine commence-t-il à l'envisager que revient l'implacable ques- « tion, et toujours sans qu'il puisse faire taire le cri de sa curiosité.

« Il ne sert de rien de répondre : au delà sont des espaces, des « temps ou des grandeurs sans limite. Nul ne comprend ces paroles. « Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut « y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel « qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions, car

« la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être
« incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entende-
« ment, il n'y a qu'à se prosterner. Encore à ce moment de poi-
« gnantes angoisses, il faut demander grâce à sa raison : tous les
« ressorts de la vie intellectuelle menacent de se détendre; on se
« sent près d'être saisi par la sublime folie de Pascal. Cette notion
« positive et primordiale, le positivisme l'écarte gratuitement, elle
« et toutes ses conséquences dans la vie des sociétés. »

Certes, Pasteur fut un grand savant et une belle âme; mais ce n'est pas le grandir que de reproduire ces pauvres divagations métaphysiques. Si « avec les élans de son cœur, il proclamait l'immortalité de l'âme », comme l'écrit le rédacteur de *la Dépêche* de Lille, Pasteur employait heureusement une méthode plus positive dans les recherches qui l'ont rendu célèbre.

Oublions donc le méchant philosophe d'occasion, et honorons Pasteur, grand savant, — parce que positiviste d'application.

MARCEL PROUST ET... A. COMTE.

Les littérateurs, vraiment, en ont de bonnes... A propos de la mort de Marcel Proust, qui fut un remarquable observateur de la gent mondaine de son temps et un bon ouvrier de l'écriture, M. Jacques Rivière s'exalte ainsi, dans la *Nouvelle Revue française* du 1^{er} décembre :

« Sur cette tombe, *il faut avant tout éviter l'emphase*. Il faut que notre douleur se maintienne intérieure et sage, comme lui-même fut appliqué et profond.

« Et pourtant c'est un ami de la plus rare bonté et d'un charme délicieux que nous perdons. Et pourtant c'est un des plus grands écrivains français qui s'en va. Et pourtant *c'est la lumière la plus éclatante que la France ait projetée sur le monde*, dans le moment même où on pouvait la croire épuisée par la guerre qui s'éteint.

« On ne sait pas encore, on ne peut pas savoir encore, mais on verra peu à peu combien Proust est grand. *Les découvertes qu'il a faites dans l'esprit et dans le cœur humains seront considérées un jour comme aussi capitales et du même ordre que celles de Kepler en astronomie, de Claude Bernard en physiologie ou d'Auguste Comte dans l'interprétation des sciences*. Il a droit encore pendant longtemps à l'indifférence de ceux qui parlent au lieu de penser. »

Pour notre joie, il suffit de souligner les lignes où M. Jacques Rivière cherche, évidemment, à « éviter l'emphase ».

Mais il convient de noter qu'il y a quelque trente ans le moins suave des poétrons ou le plus cacographe parmi les conteurs eussent été déclarés supérieurs infiniment à Auguste Comte. Aujourd'hui, l'on se borne à considérer ingénument qu'un écrivain notable, comme le regretté Marcel Proust, est seulement l'égal du fondateur du positivisme. C'est un progrès.

Il faut reconnaître aussi que, vers 1890, les positivistes eussent ignoré Marcel Proust. Il n'en est plus ainsi : Quoi qu'ils en écrivent, nos gens de lettres ignorent toujours, et pour cause, *le Système de politique positive* ; mais nous, nous avons lû et nous savons ce que valent les volumes d'*A la recherche du temps perdu*. Et quelques autres... Nous exploiterons congrûment cet avantage.

De plus en plus, le positivisme se défigera pour se mêler au mouvement intellectuel et participer à l'action vivante. Pour, de plus en plus, les régler et les diriger.

QUELQUE réelle que soit, sans doute, la satisfaction attachée à la seule découverte de la vérité, elle n'a jamais assez d'intensité pour diriger la conduite habituelle ; l'impulsion d'une passion quelconque est même indispensable à notre chétive intelligence pour déterminer et soutenir presque tous ses efforts.

Auguste Comte

LE MOUVEMENT POSITIVISTE

ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE COMTE.

Ce 125^e anniversaire a été célébré au siège de la *Société positiviste* le dimanche 21 janvier.

M. Julien Peyroulx a lu le discours de M. Georges Deherme, absent, dont le sujet était : « Auguste Comte et le prolétariat ».

Une nombreuse assistance y a trouvé l'écho de ses idées et de ses sentiments propres sur la solution morale de la question sociale. Elle a apprécié particulièrement la judicieuse observation que, sur les deux points du sur-salaire familial et de la vente par appartements ou par étages des immeubles urbains, Auguste Comte avait été un véritable précurseur.

La belle ode à Auguste Comte de Ch. Jundzill fut récitée avec un profond sentiment poétique par M. Cahen et les différentes parties du *quatuor* de R. de Boisdeffre furent brillamment exécutées, sous la direction de M. Eug. Hyard, par Mlles Jeanne Tronche, Hélène Dureau; MM. Th. Dureau et P. Edger.

NOS CONFÉRENCES.

Les conférences organisées par la *Société positiviste internationale* et le *Groupe Auguste Comte* ont lieu chaque semaine devant un auditoire nombreux, attentif et fidèle.

Au début de la conférence d'inauguration, faite par M. Émile Corra, M. Alfred Dubuisson prononça l'allocution suivante :

MESDAMES, MESSIEURS,

Au début de cette série de Conférences, il est de notre devoir, en tant que membre du bureau du *Groupe Auguste-Comte*, de remercier le vénéré et actif président de la *Société positiviste internationale* d'avoir bien voulu apporter son très précieux concours

et celui de ses collaborateurs à l'organisation de cet exposé général du positivisme.

La nouvelle synthèse religieuse, construite, formulée par Auguste Comte dans ses œuvres immortelles, est chose étendue, sérieuse et profonde. Sans aucun doute, elle exige pour être suffisamment comprise, et ensuite vécue, l'étude, la méditation solitaires, principalement des œuvres mêmes, dogmatiques et d'action propagandiste, de son génial fondateur.

Mais l'action orale de ses adhérents avoués est évidemment indispensable pour appeler, au début de toute conversion, l'attention des sujets prédisposés à devenir leurs coreligionnaires.

Ces sujets sont, pour la plupart, des positivistes spontanés, à divers degrés, qui s'ignorent comme tels. Une parole sympathique, convaincue, ardente, est certainement de toute première utilité pour recruter ces positivistes inconscients et commencer leur heureuse ascension vers de plus systématiques convictions, seules pleinement efficaces.

Toutes les religions, toutes les philosophies, toutes les politiques du passé, toutes celles du moins qui répondirent réellement aux nécessités de l'heure, eurent leurs ardents propagateurs oraux. Le positivisme, qui leur succède dans ces trois domaines, dans cette triple direction du sentiment, de la pensée et de l'action, ne peut faire exception à cette règle et se soustraire à cette nécessité, sous peine d'avortement, ou tout au moins de très funestes retards.

Aussi remercions-nous très vivement M. Émile Corra et les dévoués collaborateurs et amis qu'il a su grouper autour de lui d'avoir bien voulu utiliser, pour se faire entendre, notre modeste local.

Et, sans plus tarder, nous le prions de vouloir bien prendre la parole.

Il est ici chez lui, bien entendu, comme sont chez eux en tous endroits consacrés à l'action positiviste, les sincères et dévoués apôtres de la nouvelle synthèse.

J'ajoute en terminant qu'à la suite de la série des conférences les orateurs répondront très volontiers aux questions dont le texte écrit leur sera communiqué préalablement par leurs auditeurs.

M. Émile Corra prit ensuite la parole. Dans une chaude et claire exposition, il retraça la vie d'Auguste Comte et fit un exposé succinct mais très substantiel de son œuvre philosophique, sociale et religieuse.

M. Corra fit surtout ressortir l'unité de la vie d'Auguste Comte. Il insista sur l'exceptionnelle énergie qu'il dut mani-

fester pour surmonter les obstacles qui s'opposaient incessamment à l'accomplissement de la mission capitale qu'il s'était imposée.

La conférence suivante de M. Corra, sur l'histoire de la philosophie positive n'eut pas moins de succès, ainsi que celle de M. Marcel Boll sur l'état actuel de la philosophie positive.

Rappelons le programme des conférences qui seront encore à faire quand paraîtra ce numéro.

Mercredi 14 Février, à 21 heures :

IV. La Politique positive : *L'ordre social.*

Par M. AJAM, député, ancien sous-secrétaire d'État.

Mercredi 21 Février, à 21 heures :

V. La Politique positive : *Le progrès social.*

Par M. AJAM.

Mercredi 28 Février, à 21 heures :

VI. La Morale positive : *Sa nécessité, ses caractères.*

Par M. P. GRIMANELLI, ancien préfet, directeur honoraire au Ministère de l'Intérieur.

Mercredi 7 Mars, à 21 heures :

VII. La Morale positive : *Ses principales applications.*

Par M. GEORGES GRIMANELLI.

Mercredi 14 Mars, à 21 heures :

VIII. La Religion de l'Humanité.

Par M. ÉMILE CORRA, président de la Société positiviste internationale.

Ces Conférences auront lieu, aux jours et heures ci-dessus indiqués, au siège du *Groupe Auguste-Comte*, 16, rue Saint-Séverin, Paris (V*).

FONDATION D'UNE SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITIONS POSITIVISTES

« L'enseignement positiviste est seulement destiné à diriger les lectures et les méditations, sans tenter jamais d'en dispenser. »

AUGUSTE COMTE.

L'œuvre qu'a entreprise le *Groupe Auguste-Comte* se poursuit. Les résultats obtenus sont encourageants. Mais nos ressources sont vraiment trop restreintes. Pour notre librairie, il faudrait quelque publicité, des moyens de diffusion plus efficaces. Pour les éditions, il faudrait des capitaux.

Des volumes de Comte et de Pierre Laffitte sont épuisés que nous ne pouvons fournir quand ils nous sont demandés, par exemple les précieuses *Lettres à Valat*. Il y aurait aussi à publier un recueil des « Pensées » de Comte dont le texte est prêt pour l'impression.

Nous nous proposons donc de constituer une Société commerciale au capital de cent à deux cent mille francs.

Ces fonds seront administrés avec une extrême prudence. Nous envisageons même la garantie du capital contre tous risques. En tout cas, il est d'ores et déjà entendu que nous n'éditerons aux frais de la Société que les ouvrages de Comte et de Pierre Laffitte dont l'écoulement est toujours assuré.

Nous préparons un projet de constitution que nous soumettrons aux vrais positivistes qui nous auront envoyé leur adhésion de principe. Les plus modestes participations seront admises. Nous ne laisserons subsister aucun prétexte de s'abstenir.

La réunion préparatoire aura lieu en mai ou juin. Tous ceux qui nous auront envoyé leur adhésion seront convoqués. Nos amis de province et de l'étranger, qui ne pourront assister à la réunion sont priés de nous écrire à ce sujet. Il sera tenu compte de leurs avis, de leurs conseils et il sera répondu à leurs questions.

Pour tout ce qui concerne la fondation de la Société, écrire à M. Georges Deherme, 16, rue Saint-Séverin, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

- MARCEL BOLL et GEORGES ALLARD. — *Cours de chimie*, in-8°, 383 p., 25 fr., Dunod.
A. HESSE et A. GLEYZE. — *Notions de sociologie appliquée à la morale et à l'éducation*, 8 fr., Alcan.

II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- ARISTOTE. — *Constitution d'Athènes*, 10 fr., « Les Belles-Lettres ».
HENRI BRÉMOND. — *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. VI. *La conquête mystique*, in-8°, 20 fr., Bloud.
D^r BRINCKMEYER. — *Hugo Stinnes*, in-16, 5 fr., Plon.
P. D. BUZY. — *Les symboles de l'Ancien Testament*, 8 fr. 50, Gabalda.
D^r CABANÈS. — *La princesse de Lamballe intime*, in-8°, 512 p., 15 fr., Albin Michel.
CH. CHABOT. — *Les libertés rhénanes*, in-16, 8 fr., Perrin.
ÉMILE CHÉNON. — *Le rôle social de l'Église*, in-8°, 565 p., Bloud.
ÉLIE COHEN. — *La question juive devant le droit international*, 12 fr., « La vie universitaire ».
ED. DAANSON. — *Mythes et légendes*, in-8°, illustré, 20 fr., Rhéa.
E. DURKHEIM. — *Éducation et sociologie*, in-16, 7 fr., Alcan.
L. GARRIGUET. — *Question sociale et écoles sociales*, in-8°, 15 fr., Bloud.
D^r GAUDUCHEAU. — *L'hygiène positive*, in-8°, 64 p., 5 fr., « Presses universitaires ».
G. GIOLITTI. — *Mémoires de ma vie*, in-8°, 15 fr., Plon.
GORGOLINI. — *Le fascisme*, in-16, 7 fr. 50, Nouvelle librairie nationale.
D^r JEAN FRUNUSSAN. — *La cure de rajeunissement*, 8 fr., « Revue mondiale ».

III. — Périodiques.

ARTICLES POSITIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME.

- LA REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE. — N° 1, janvier 1923. — *Émile Corra* : Le rôle social des vieillards, p. 5. — *P. Grimanelli* : Pour le culte de l'Humanité, p. 32. — *Marcel Boll* : Le mouvement philosophique, p. 51. — Bulletins de France, d'Angleterre, des États-Unis, etc.
L'OPINION du 29 décembre. *Georges Deherme* : Réponse à l'enquête sur la politique française et l'ordre européen, p. 1603.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

L'Inflation dans l'histoire, par ALBERT DESPAUX, préface de LÉON CHAVENON, in-18, 512 p., 7 fr. 50.

Dans l'indicible désordre qu'ils aggravent de jour en jour, les imbéciles éloquents qui nous mènent — à l'abîme — sont surtout préoccupés de la question financière. Le son, le reflet, le maniement d'argent les attirent. On eût pu croire, d'ailleurs, qu'ils seraient plus aptes à traiter de ce qui se touche et se compte. Erreur. L'imbécillité n'est pas une affection locale. C'est une diathèse. En quatre ans, ils ont conduit à la ruine la France victorieuse. Ils n'ont eu, d'ailleurs, qu'à suivre le courant des égoïsmes, des ignorances et des préjugés.

Au contraire, c'est ce courant que M. Albert Despaux se propose d'endiguer et de remonter. Son livre, abondamment documenté, est des plus instructifs.

C'est une histoire universelle de l'inflation monétaire, fiduciaire et rentière. Par les causes comme par les conséquences, l'auteur nous démontre que la plus nocive n'est pas l'inflation fiduciaire.

« L'inflation monétaire en Europe et, notamment, en France, écrit M. Despaux, est envisagée, aujourd'hui, comme un simple et criminel faux monnayage. Cette condamnation sommaire est surtout un aveu d'ignorance de la politique monétaire de la monarchie, qu'il est plus simple de mépriser que de comprendre, si, même, elle ne procède d'une malveillance préméditée, car, dit de Vienne, « les faits de l'histoire monétaire de l'ancienne monarchie « sont en désaccord avec les assertions habituelles des économistes ». En réalité, l'inflation monétaire des rois de France constitua une stratégie rationnelle, et même subtile, qui leur permit, avec des moyens financiers encore faibles et grossiers, non seulement de parer à des difficultés, souvent considérables, mais encore de favoriser l'essor économique et le progrès social du pays, en attribuant à la monnaie des fonctions variées. »

Le plus curieux, c'est de voir M. Georges Valois, qui est l'économiste-financier de *l'Action française*, condamner cette sage pratique monétaire de la monarchie et donc se faire l'avocat du parasitisme rentier et de la ploutocratie.

La meilleure étude de cet ouvrage intéressant est celle que l'auteur consacre à Law, qui fut un financier de génie, et à son

système. Il montre que le système Law eût pu sauver la monarchie, s'il n'avait été combattu par tous les parasitismes alarmés, « les Parlements, expression politique de la ploutocratie », et surtout l'Angleterre qui était notre ennemie.

Il en fut de même pour les assignats.

« Le miracle qui avait fait la France victorieuse de l'Europe, qui était susceptible de provoquer la ruine de l'Angleterre, était dû à l'assignat. Celui-ci avait pourvu de crédits illimités les gouvernements révolutionnaires, bien que les rentrées des impôts fussent difficiles et dérisoires, bien que les emprunts fussent à peu près impossibles. Il avait permis d'armer et d'approvisionner quatorze armées; de reconstituer les flottes. »

Mais, là encore, l'Angleterre, les spéculateurs, les nouveaux riches, munitionnaires, acheteurs de biens nationaux travaillèrent à l'effondrement du cours de l'assignat. « Au bout de vingt années, enfin, l'Angleterre bénéficia donc de la ruine de l'assignat, qui lui assura la prépondérance au XIX^e siècle, comme la ruine du Système la lui avait assurée au XVIII^e siècle. »

En montrant que l'inflation fiduciaire, dans une situation critique, peut sauver la nation, M. Despaux dénonce le péril de l'inflation rentière qui, en accroissant constamment les revenus sans travail, dessèche les sources de la production, paralyse l'énergie d'entreprise et institue la plus dure ploutocratie.

Quand nous aurons à revenir là-dessus, nous utiliserons l'excellente étude de M. Albert Despaux, qu'il sera toujours indispensable de consulter.

G. D.

L'INSTINCT de sociabilité, ou le sentiment habituel de la liaison de chacun à tous, serait très imparfaitement développé si cette relation se bornait au présent, comme chez les animaux sociables, sans embrasser aussi le passé et même l'avenir.

Auguste Comte

AVIS, COMMUNICATIONS ET CONVOCATIONS

Nous proposant de publier un recueil des « pensées » et « maximes » d'Auguste Comte, extraites de toute son œuvre, nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous communiquer celles qu'ils ont dû relever au cours de leurs lectures. L'ouvrage étant destiné au grand public, ces citations doivent avoir un sens plein et être brèves, — dix, quinze lignes au plus.

L'INTERMÉDIAIRE

(D. : *Demande.* — R. : *Réponse.*)

R. 10. — Hobbes, Locke, Diderot. (v. N° 14).

D. 11. — Quel fut le premier disciple d'Auguste Comte?

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE AUGUSTE-COMTE

En rappelant à nos lecteurs que notre librairie se charge de leur procurer, au prix courant, tous les ouvrages positivistes et autres, nous leur signalons particulièrement les brochures de propagande à bon marché et les ouvrages à prix réduits que nous pouvons leur envoyer *franco* :

<i>Nouveau Calendrier des grands hommes.</i> Biographie des 558 personnages dont les noms figurent au Calendrier positiviste. Deux vol. grand in-8° de 500 et 550 p. Les deux.....	8 »
<i>Auguste Comte méconnu. Auguste Comte conservateur.</i> Extraits de son œuvre finale (1851-1857). Préface de LÉON KUN, grand in-8° de viii-336 p.....	3 »
<i>Auguste Comte et son œuvre : le Positivisme,</i> par G. DEHERME, in-16, 128 p., avec deux portraits hors texte, 1909.....	1 50
<i>La vie et l'œuvre d'Auguste Comte et de Pierre Laffitte,</i> par le Dr C. HILLEMANT, in-8°, 136 p., 1908.....	2 »
<i>Le Positivisme intégral.</i> Foi, morale, politique, d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte, par ALFRED DUBUISSON, in-8° carré de viii-352 p.....	6 »
<i>Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine,</i> par PIERRE LAFFITTE, in-8°, 150 p., 1900.....	2 »
<i>Aperçus généraux sur la doctrine positiviste,</i> par A. M. DE LOMBRIL. In-12, xii-348 p., 1858.....	3 50
<i>Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte,</i> par JOSEPH LONCHAMPT, in-12, 218 p., 1900.....	1 50
<i>La Révolution française, 1789-1815,</i> par le Dr ROBINET, in-12, 160 p., 1895.....	1 50
<i>La Grande Crise,</i> par le Dr E. SÉMERIE, in-18, 224 p., 1874.....	1 50
<i>Positivistes et catholiques,</i> par le Dr E. SÉMERIE in-18, 124 p., 1901.....	1 »
<i>Le Positivisme et l'économie politique,</i> par PIERRE LAFFITTE, in-32, 88 p., 1876.....	0 75
<i>Essai sur la prière,</i> par JOSEPH LONCHAMPT, in-32, 128 p., 1878.....	0 75
<i>Pierre Laffitte,</i> par ÉMILE ANTOINE, in-16, 89 p., avec portrait, 1881.....	1 »
<i>Appréciation générale du Positivisme,</i> par ÉMILE CORRA. Précédée d'une notice sur la vie et l'œuvre d'A. Comte par CH. JEANNOLLE, in-8°, 64 p., 1899.....	0 75
<i>Le Positivisme et la question sociale,</i> par le Dr PAUL DUBUISSON, in-8°, 48 p., 1899.....	0 50
<i>Le Positivisme au Congrès ouvrier,</i> par I. FINANCE, E. LAPORTE, F. MAGNIN, in-32, 192 p., 1877.....	0 75

Opuscules de propagande, par G. DEHERME.

- I. *La France militante. Pour l'ordre, pour le progrès,* 36 p.
 - II. *La Culture sociale de la race,* 36 p.
 - III. *L'Idéologie délétère, les superstitions matérialistes,* 48 p.
 - IV. *L'Idéologie salutaire,* 52 p.
 - V. *La France victorieuse en péril. Comment agir,* 40 p
- Chaque fascicule, franco, 0 fr. 50.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE

AUGUSTE-COMTE

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevrons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

Viennent de paraître :

GEORGES DEHERME

LE POSITIVISME DANS L'ACTION

Démarche initiale (1915). — Appel aux civils (1916).
Pour la réforme intellectuelle et morale.

Un vol. in-16 de 460 p., 10 fr. Envoi franco.

ALBERT TOURNAIRE

LA PLAIE FRANÇAISE

Dédié aux familles nombreuses, à leurs amis, à leurs bienfaiteurs.

(Envoi franco sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 10 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin, PARIS.)

Le Puy-en-Velay. — Imp. Pessiller, Rouchon et Gamon, 23, boulevard Carnot.